

Giorgio Sale

Stratégies narratives et engagement politique d'une écrivaine au XIXe siècle. André Léo, *L'Epousée du bandit* (1880)

Victoire Léodile Béra (1824-1900) est aussi connue sous le nom de Léodile Champseix, qu'elle adopta, à partir de 1851, après son mariage avec Pierre Grégoire Champseix¹. Mais elle commença bientôt à signer ses oeuvres romanesques, ses essais et ses articles sous le pseudonyme d'André Léo, créé de l'assemblage des prénoms de ses deux fils. Selon certains commentateurs, le choix de cette forme onomastique aux assonances doublement masculines fut dicté par les difficultés que l'écrivaine dut affronter dans une société où persistaient les principes très solides d'une prétendue infériorité de la femme. Ces obstacles étaient encore plus difficiles à franchir dans les milieux exclusifs de la politique et de la production littéraire, où les femmes n'arrivaient pas facilement à abattre les préjugés liés à leur sexe. La question cruciale de l'ambition politique des femmes avait été posée, mais elle était loin d'être résolue. A ce propos, l'analogie entre la biographie d'André Léo et celle de George Sand paraît tout à fait légitime, d'autant que, dans les deux cas, le choix d'un nom masculin s'accompagne d'un engagement politique et social s'étendant à la production littéraire².

Avoir transgressé les dures règles sociales d'un univers foncièrement axé sur le rôle dominant des figures masculines porta notre auteure aux nombreuses facettes à une longue période de mise à l'écart. Ainsi, pendant longtemps, la vie et l'oeuvre d'André Léo sont restées en marge des intérêts des historiens et des critiques littéraires. Ce n'est que récemment, depuis une dizaine d'années, que son nom commence à sortir d'un oubli séculaire. Ce renouvellement d'attention se justifie par les mêmes motivations qui ont déterminé l'ostracisme à l'égard de la femme de lettres. André Léo a d'abord attiré l'intérêt des historiens pour le rôle qu'elle joua pendant la période de la Commune et, ensuite, pour l'ensemble de sa vie, marquée par une succession d'événements turbulents et aventureux.

Dans la France des dernières années du Second empire, l'écrivaine poursuivit avec passion un double combat politique. D'un côté elle lutta pour l'affirmation de la république et, de l'autre, pour l'émancipation de la condition féminine. En 1869, André Léo participa à la constitution de la Société de revendication des droits de la femme et, au cours de la même année, publia l'essai "La Femme et les moeurs. Liberté ou monarchie", qui fit d'elle la représentante la plus en vue du féminisme français de l'époque.

L'auteure y expose un réquisitoire serré contre le système social oppressif qui considère la femme comme un objet, la cantonnant exclusivement à des rôles secondaires. André Léo insiste sur les raisons concourant à maintenir la femme dans une position sociale d'infériorité. Elle dénonce surtout la dépendance matérielle qui l'accable, le refus que l'on oppose à sa participation à la gestion du pouvoir et la soumission qu'elle subit sans cesse, en famille et dans la collectivité.

La lutte de l'écrivaine pour l'émancipation de la femme ne connut pas de limites idéologiques préétablies. Ainsi, André Léo contesta-t-elle ouvertement les théories misogynes avancées par les représentants les plus connus de son propre groupe de pensée³. Le texte se charge, en effet, d'une grande valeur politique, surtout lorsque son auteure porte son argumentation sur un terrain plus vaste que celui où on avait débattu, jusqu'alors, le thème de l'émancipation de la femme. En effet, pour André Léo, l'égalité entre les sexes constitue une prérogative inaliénable de la démocratie. Selon elle, les femmes et les paysans, associés dans la condition d'infériorité sociale et politique où les avait relégués le gouvernement du Second empire, devraient réclamer et lutter ensemble pour l'avènement d'une république accomplie, qui leur permette une amélioration de leur situation.

L'apport d'André Léo à la cause de l'égalité entre les sexes et à l'émancipation des classes populaires ne se borna pas à une contribution exclusivement théorique. A partir de 1870 l'écrivaine participa aux activités de la première Association Internationale des Travailleurs, où elle défendit, d'abord, les positions prises par les anarchistes de Bakounine, contre l'autoritarisme excessif de Marx, qu'elle n'hésita pas à définir « bismarkien ». Mais Bakounine considérait les idées d'André Léo trop bourgeoises. Il n'épargna donc pas de dures attaques à la socialiste française⁴.

Ardente républicaine, l'écrivaine recouvrit un rôle actif dans l'insurrection parisienne de la Commune, en 1871. Elle fut oratrice, journaliste, membre de nombreux comités citadins, mais elle occupa aussi une place déterminante dans plusieurs batailles importantes. Le 8 mai 1871 elle écrivit un article intitulé « La Révolution sans la femme » , publié dans les pages de *La Sociale*. Elle y exprime sa désillusion pour le rôle marginal que la révolution de 1871 a attribué aux femmes. Dans d'autres articles, l'écrivaine exalte la liberté et l'égalité de tous les travailleurs, y compris les masses paysannes, qu'elle essaya à plusieurs reprises d'impliquer dans la lutte politique, en leur proposant de partager les idéaux de la Commune. Dans de nombreux écrits, l'auteure n'hésite pas à attaquer le pouvoir de l'Eglise et le lien persistant entre l'autorité politique et la hiérarchie religieuse.

Comme nous l'avons dit, les anarchistes et les révolutionnaires considéraient André Léo trop conservatrice. En revanche, pour les réformistes les plus modérés et pour les bourgeois, l'oratrice passionnée, qui porta son exaltation jusqu'à défendre les violences dans lesquelles l'action de la Commune avait dégénéré, parut trop encline aux idées révolutionnaires. Ses positions politiques en défense des travailleurs et de tous ceux qui n'avaient pas encore eu la possibilité de réclamer leurs droits, à cause de la condition subalterne où ils avaient été cantonnés, et son attitude contre les anarchistes et les Marxistes lui procurèrent de nombreuses inimitiés. Ces vétois croisés, accompagnés d'un sexisme encore très puissant, qui n'était pas disposé à accepter l'affirmation d'une femme dans le domaine politique, constituèrent les causes les plus évidentes de l'oubli séculaire auquel a été condamné ce personnage.

Après l'exil suisse, faisant suite à la chute de la Commune, André Léo, à partir de 1872, se rendit en Italie, en compagnie de Benoît Malon, un autre représentant parmi les plus en vue des communards et du socialisme français. Le couple s'installa d'abord à Côme, puis à Milan et, après un bref séjour à Lugano, s'établit à Viareggio et à Palerme. Ce ne fut qu'en 1876 qu'il décida de se rendre en Sardaigne. Les deux anciens communards arrivèrent à Cagliari, dans le sud de l'île, en 1877. Leur séjour dans la région dura sept ou huit mois : ils arrivèrent au mois

de mars et restèrent en Sardaigne jusqu'au mois de septembre ou octobre. L'approche d'une réalité très éloignée de celle qu'ils avaient laissée en France, en Suisse et dans le reste de l'Italie, dut les marquer très profondément. Certes, aux yeux des deux anciens communards, nourris des idéaux révolutionnaires et républicains, qui avaient contribué à la diffusion du mouvement politique et intellectuel à portée internationale et joué un rôle prestigieux dans les événements historiques dont la société européenne avait été bouleversée, la situation de retard économique, social et culturel dans laquelle se trouvait la Sardaigne, en 1877, dut paraître un témoignage d'époques reculées. Mais, après une certaine désorientation, dont témoigne la correspondance d'André Léo, son esprit de romancière soucieuse de promouvoir ses idéaux, même à l'intérieur de sa production artistique, l'emporta sur l'état d'esprit de la touriste.

Trois lettres de l'écrivaine à son ami suisse, le peintre Auguste Baud-Bovy, ont été envoyées de Sardaigne : deux de Cagliari, expédiées le 11 mars et le 22 avril 1877, et une de Nuoro, dans le centre oriental de l'île, datée du 29 juillet 1877⁵. À côté d'intéressants et nombreux renseignements sur les projets éditoriaux de l'auteure et des difficultés que le couple dut affronter dans ce nouveau contexte⁶, André Léo y fait aussi référence à la condition sociale et culturelle de la Sardaigne. Ainsi, dans la troisième lettre, elle déclare sans ambages se sentir éloignée du monde civilisé : « Nous vivons en tous points au bout du monde civilisé, dans cette Sardaigne⁷ ». Et, pour signifier à son ami l'énorme écart culturel qui séparait l'île du contexte européen qu'ils connaissaient, elle utilise une hyperbole construite sur un paradoxe géographique : « Melbourne est certainement plus européenne que Nuoro ». Malgré cela, l'île ne manque pas d'attirer l'attention de l'écrivaine et sa curiosité. Elle s'intéresse tout particulièrement aux costumes traditionnels et aux caractéristiques ethnographiques des habitants. En effet, elle écrit à son ami peintre : « Je voudrais vous avoir ici pour les costumes et les têtes. J'essaie de crayonner tout cela, mais il faudrait un pinceau ». Enfin, dans la même lettre, elle fait référence à un roman qu'elle écrit et dont l'action devrait se situer en Sardaigne : « Si le roman que j'écris réussit et que vous vouliez l'illustrer, vous viendrez ici pour cela ; voilà un des rêves que je fais en pensant à vous ».

En effet, l'écrivaine s'inspira de ce voyage en Sardaigne pour la rédaction de deux romans dont les actions se passent en Barbagie, la région centre orientale de l'île, où le couple avait séjourné. Les deux romans s'intitulent *Grazia* (1878), dont le sous-titre est *Récit d'un voyageur*, et successivement *L'Epousée du bandit* (1880). Les deux textes narratifs furent publiés dans la revue *Bureaux du siècle*⁸.

De retour dans la péninsule, André Léo fréquenta pendant quelque temps le milieu du féminisme italien. La réflexion sur les conditions des femmes dans la société italienne fut l'objet d'un article intitulé *La femme en Italie*, publié dans les pages de *L'Ordre social* en 1880. Après l'amnistie, promulguée la même année, l'écrivaine put rentrer en France, où, quoique d'une position reculée, elle continua son intense activité de journaliste, d'essayiste et de romancière jusqu'à sa mort, survenue en 1900⁹.

Comme l'on a déjà dit, certains érudits, et notamment les historiens du mouvement féministe, de la Commune et de l'aube du Socialisme français se sont penchés sur la biographie, sur la production journalistique et sur les prises de position politique de cette étonnante intellectuelle. En revanche, l'oeuvre littéraire de l'écrivaine est

restée, jusqu'à présent, à l'écart des intérêts des commentateurs¹⁰. Et pourtant André Léo fut, avant tout, l'auteure d'un bon nombre d'oeuvres narratives, avant d'entreprendre avec courage un chemin de lutte politique parfois très dure. Ses démarches politiques, ses articles de presse, ses essais sociologiques se sont développés parallèlement à sa production littéraire. Dans toutes ses formes d'expression, et donc aussi à travers l'invention d'univers fictionnels, l'auteure a abordé les thèmes qui ont marqué son engagement politique. Le sujet autour duquel tourne toute son abondante production, dans les différents genres d'écriture, réside dans la défense du principe d'égalité entre les sexes. Dans ses écrits ce thème se trouve souvent lié à un autre noyau thématique : celui de la revendication d'un rôle plus fort pour les groupes sociaux jusqu'alors défavorisés. Ces sujets apparaissent dès les premiers romans de la romancière, *Un mariage scandaleux* et *Un divorce*, publiés en 1862, qui bénéficièrent d'un certain succès, non seulement auprès du public, mais aussi dans l'opinion de la critique littéraire.

Les romans d'André Léo se présentent comme de grandes fresques sociales, où l'auteure reconstruit, en la situant dans des contextes historiques et dans des milieux sociaux différents, la condition de la femme tout au long du XIXe siècle. L'attention de la romancière s'arrête tout particulièrement sur la description du rôle confié à celle-ci dans la société paysanne traditionnelle, dans le milieu ouvrier ou, encore, dans la classe bourgeoise. L'auteure s'inspire des situations qu'elle crée dans l'univers imaginaire de ses romans pour porter son acte d'accusation contre l'état de soumission dont la femme est la victime, souvent inconsciente. Selon la romancière, la cause majeure de la permanence de la femme dans cette condition de subordination réside dans l'ignorance où elle est contrainte ou dans le système éducatif qui, pour les jeunes filles, ne suit pas le même parcours que celui réservé à la formation des garçons¹¹.

Dans ces romans à thèse, où le but pédagogique poursuivi par l'auteure paraît évident, les intrigues sont souvent très complexes, quoique les développements de l'action se révèlent parfois prévisibles. Les récriminations sociales et les revendications idéologiques constituent le tissu narratif sur lequel se greffent les événements du récit. Le thème autour duquel se développent le plus souvent les récits est le mariage, considéré en général comme la source principale de l'aliénation féminine. Dans la plupart des romans d'André Léo, le mariage est représenté comme un troc, un échange économique, où n'entre en compte aucune émotion et, encore moins, aucune passion. La femme, victime de la société gérée par les hommes, y est traitée sommairement, comme s'il s'agissait d'une simple marchandise. Ce schéma, qui s'accompagne souvent de l'accusation de l'état d'ignorance et de retard où demeurent certaines populations de bergers et de paysans, cantonnées dans une position d'infériorité sociale et politique, se trouve reproduit dans les deux romans dont l'action se situe en Barbagie et que la romancière rédigea tout de suite après son voyage en Sardaigne¹². Dans les pages qui suivent, nous nous proposons de vérifier l'application des stratégies narratives et de l'engagement idéologique de l'auteure dans le deuxième « roman sarde » d'André Léo.

Dès son titre, *L'Epousée du bandit* préfigure une dissonance entre le rôle de protagoniste, que cette première manifestation paratextuelle paraîtrait attribuer à un personnage féminin, et la position sociale subalterne que l'univers fictionnel décrit dans le roman attribue à la femme. Le texte définit le personnage auquel

renvoie le titre (qui, par ailleurs, n'est pas la vraie protagoniste de l'histoire) en fonction de son rapport avec un sujet masculin, le bandit. Il semblerait que l'auteure, à travers la forme désuète du substantif, épousée, ait voulu attribuer au cadre pragmatique de son texte une connotation qui renvoie à un déséquilibre aigu dans les relations de force entre les sexes. Le terme, en effet, par la forme qu'il sous-tend, traduit parfaitement la résignation et l'attitude passive par laquelle Gavina, l'un des personnages principaux du roman, subit un mariage que lui impose son père, contre sa volonté et, surtout, en contraste avec ses sentiments.

Dès le titre, l'écrivaine insiste sur la négation, pour la femme, de tout statut d'indépendance, indépendant dans sa position par rapport à un sujet masculin, qu'il s'agisse du père ou bien du mari. La forme passive que suggère le titre, et que l'on pourrait traduire comme La femme épousée par le bandit, constitue une annonce de la condition de subordination où la femme se trouve cantonnée dans l'univers fictionnel du texte.

Et pourtant, comme on l'a dit, la protagoniste du récit n'est pas l'épouse à laquelle fait référence le titre du roman. Le personnage principal est toujours une figure féminine, comme dans la plupart des romans d'André Léo. Il s'agit d'Anita Pacini qui, contrairement à la « triste épousée du bandit (*sposa del bandito*), comme on l'appelait » (p. 262)¹³, se présente, dans le texte, comme un personnage dynamique qui appartient entièrement à la culture de son époque. Le prénom de la protagoniste, en effet, lui vient de la passion que cultive son père pour Anita Garibaldi, la femme du héros qui a conduit et inspiré les luttes du *Risorgimento* italien. Le personnage d'Anita s'insère, donc, dans un contexte national et dans une tradition culturelle, politique et sociale différentes de la situation et du milieu restreints où se situe la petite sarde.

La forme onomastique du personnage que le texte présente comme l'épouse du bandit, Gavina Dore, en revanche, trahit par trop ses origines sardes et son ancrage à un univers imprégné de culture archaïque, fermé et insulaire¹⁴. Sur l'axe de l'opposition de l'île à tout ce qui lui est étranger, et donc sur la rencontre qui dégénère souvent dans un combat entre cultures différentes, se construit la structure narrative de ce roman. Les différences culturelles caractérisant les deux personnages féminins exemplifient les divergences entre deux mondes éloignés du point de vue géographique, mais distants aussi - comme on le verra - du point de vue chronologique. Dans le lien d'amitié qui unit Gavina (« la petite sauvage », p. 170) et Anita (« la fille civilisée », *Ibidem*) s'établit une comparaison dialectique entre les archaïsmes de la Sardaigne et la modernité qui vient du monde situé au-delà de la mer, loin de l'île :

sur ces bouches roses venaient se combattre des siècles différents. La fille du garibaldien enseignait la libre-pensée à la fille de ces insulaires, qui, toujours en révolte contre la loi, n'ont encore jamais imaginé de se soulever contre le Prince ni contre l'Eglise. (p. 169)

La protagoniste du roman est un personnage trempé des valeurs et des idéaux propres au *Risorgimento*, que la jeune femme partage avec les membres de sa famille. Le père d'Anita, Temistocle Pacini, et son oncle, Giacomo, représentants de la petite bourgeoisie bolonaise éclairée, sont décrits comme des patriotes passionnés. Les deux hommes ont joué un rôle actif dans les guerres

d'Indépendance italiennes. De Temistocle on affirme qu'il suivit son héros, Garibaldi, lors de nombreuses batailles, entre 1859 et 1860 ; à la suite d'une blessure qu'il reçut pendant l'une d'elles, il ne put pas participer à « l'expédition des Mille ». Le frère cadet de Temistocle, Giacomo, parti, lui aussi, à la défense de la patrie sous la direction de Garibaldi, fut tué dans la bataille de Mentana (1870). Le fils de Giacomo, Guido, partage avec son père et son oncle les idéaux du Socialisme naissant, axés sur les valeurs révolutionnaires de liberté et démocratie. Comme son père et son oncle, Guido apporte sa contribution volontaire à la cause de l'indépendance de tous les peuples. Le jeune homme s'engage dans la guerre de libération de la Bosnie-Herzégovine contre la domination turque.

Anita, élevée dans un contexte familial, social et politique aussi vif et dynamique, dans une ville comme Bologne, ouverte aux idées et aux mouvements révolutionnaires, est un personnage très actif. Elle incarne la version moderne d'un héroïsme au féminin. En reprenant un thème cher à l'auteure, le texte présente la rébellion de la jeune femme contre le rôle ancillaire et soumis à la figure masculine que voudrait lui attribuer la tradition. Sortie d'un milieu libéral, Anita n'accepte pas les prévarications et elle s'indigne lorsque son père prétend lui attribuer un mari qu'il a choisi pour elle, sans même lui demander son consentement ni se soucier de ses sentiments. Dans une situation pareille, qui reprend un thème central de la production de l'écrivaine, le narrateur, en commentant le comportement de Temistocle, champion de la démocratie en politique et, malgré cela, défenseur d'une tradition tyrannique dans la gestion des rapports familiaux, met en relief l'incohérence flagrante où tombe ce personnage, pour lequel - on le comprend - il éprouve une profonde sympathie :

Quand on fera l'histoire psychologique de l'humanité, notre siècle sera nommé le siècle des contradictions. Ce démocrate qui vouait sa vie à la liberté, ce noble ouvrier de l'art et de l'idée, qui préférerait la mort à la soumission, et dont l'aspiration était bien au-dessus des jouissances matérielles, il ne voyait pourtant d'autre avenir désirable pour sa fille que l'existence banale et tranquille dont il n'avait pas voulu. Il rayait l'amour de la vie de cette pauvre enfant, en lui imposant un mari choisi par lui-même, et cet ennemi de la tyrannie se croyait frappé dans sa dignité parce que sa fille refusait de lui obéir. (p. 133)

Pour l'auteure, en effet, le thème de l'émancipation de la femme prend des proportions politiques plus amples que la revendication de certaines libertés personnelles, jusqu'à devenir une condition inaliénable de la démocratie. Anita, dont le tempérament est fier et opiniâtre, réclame de pouvoir exercer sa propre liberté dans les choix qui concernent sa vie et ses sentiments. En effet, l'image idéalisée de l'amour et de l'homme que la jeune femme pourrait aimer s'avèrent incompatibles avec les choix effectués par son père¹⁵. La résistance infatigable qu'Anita réussit à opposer à son père lui permet de ne pas se plier au projet matrimonial que Temistocle, poussé par des considérations exclusivement économiques, voudrait lui imposer. La fermeté de la jeune femme s'impose sur l'autorité paternelle grâce aussi à un renversement soudain de la condition familiale.

La nouvelle situation défavorable à laquelle doit faire face la famille Pacini produit, un éloignement volontaire du prétendant craintif que Temistocle avait choisi pour sa fille. Les circonstances politiques et les événements qu'elles déterminent

engendrent une complication de l'intrigue. Le nouvel état de choses, en effet, se reflète aussi sur l'histoire privée des protagonistes. Temistocle et son neveu, Guido, d'abord privés de la liberté de participer aux réunions secrètes des conspirateurs, obligés de rentrer chez eux avant que le soir ne vienne et de n'en sortir qu'en plein jour, sont enfin emprisonnés et puis exilés à Cagliari. La police les accuse d'avoir fomenté une émeute populaire contre l'augmentation des denrées alimentaires¹⁶.

Une note au bas de la page fournit au lecteur la référence chronologique qui lui permet d'ancrer l'action de l'univers fictionnel dans un contexte référentiel déterminé du point de vue historique : le tumulte bolonais et l'exil des Pacini se situent en 1873. A partir de là, avec le début du troisième chapitre du roman, et jusqu'à sa conclusion, le lieu de l'action se déplace de Bologne, la ville agitée par les ferments politiques qui ont caractérisé toute l'Italie, à la Sardaigne, terre d'exil.

A partir de ce moment du récit le narrateur et, derrière lui, l'auteure, représente une condition culturelle, sociale, politique différente, très éloignée du contexte continental et progressiste où, jusqu'à présent, s'était déroulée l'action. Cette nouvelle situation constitue le point de départ pour des réflexions à caractère général, notamment sur la situation des femmes dans les sociétés paysannes présentant un retard de développement social et culturel. L'univers fictionnel du roman fournit ainsi à l'auteure les circonstances pour développer son discours idéologique, axé principalement, comme nous l'avons annoncé, sur la revendication des droits des femmes et des masses paysannes, jusqu'alors restées à l'écart de la vie sociale et politique.

Les protagonistes arrivent à Cagliari et puis se déplacent dans un petit village de la région centrale et montagneuse de l'île, Orgosolos. Derrière ce nom il est aisé de reconnaître un bourg de la Barbagie : Orgosolo. Dans le village situé entre les montagnes, dans le territoire de la zone interne de la Sardaigne, les échos du monde extérieur ne parviennent qu'affaiblis et presque estompés. Dans ce lieu reculé, les changements produits par l'histoire se manifestent sous des contours déformés. La communauté du village, ancrée à une organisation sociale de type féodal, patriarcal et archaïque, perçoit l'Etat ou le gouvernement comme des institutions éloignées, hostiles et déstabilisant les équilibres sociaux. Elles ne se matérialisent qu'au moment de payer les impôts, dans la personne du percepteur. De la même façon, l'administration de la justice est vue comme un élément de perturbation de l'ordre préétabli par une tradition ancienne, que l'on considère immuable et partagée par tout le monde.

Dès leur premier abord en Sardaigne, les Pacini ont la perception de l'île comme d'un autre monde, d'une réalité en dehors du temps. Le narrateur fournit une brève présentation du pays, en le comparant aux autres régions de l'Europe. Dans cette comparaison, la Sardaigne apparaît comme un territoire désertique, où les voies de communication modernes sont rares, où les seules routes que l'on peut parcourir remontent à la période des Romains, où l'agriculture s'est figée à un stade primitif et où même la nature se présente sous un aspect plus ténébreux et moins favorable pour l'homme :

La Sardaigne est dépeuplée. Elle ne compte que 600 000 habitants, sur une superficie qui, d'après l'échelle de population de certains Etats prospères de l'Europe, en pourrait compter quatre ou cinq millions. D'une

part l'intempérie, de l'autre, un pire fléau, qu'on pourrait appeler la piraterie à l'intérieur, la déciment, l'appauvrissement, et forcent les habitants à s'agglomérer, comme au moyen-âge, pour la sécurité personnelle.

Nos fermes, nos maisons de campagne, y sont inconnues, parce que l'isolement est périlleux.

Aussi, vu la rareté de la population, les villages les plus proches sont-ils distants de deux à trois lieues, souvent beaucoup plus; entre eux, forcément, les terrains restent en friche; privés d'arbres, abandonnés, parfois inondés, la mal'aria [sic] s'en empire. La terre n'est plus là, comme ailleurs, cette bonne nourrice, à laquelle l'homme se confie, et sur le sein de laquelle il peut dormir en paix; c'est un lieu menaçant et funeste où, soit par malice de l'homme, soit par celle de la nature, la mort descend avec les ténèbres, où la pierre, en maints lieux amoncelée, se dresse comme témoin de meurtre. (p. 146)¹⁷

A travers la technique du dépaysement, le narrateur, les protagonistes et jusqu'aux simples comparses fournissent une description des coutumes, des habitudes et des modes de vie qui appartiennent à l'univers insulaire, mais qui sont inconnus aux yeux des « étrangers ». Le texte expose ainsi une pluralité de regards qui, d'une perspective externe, décrivent avec une grande abondance de détails les multiples aspects de la tradition sarde.

Les discours du narrateur et des différents personnages qui prennent la relève dans la représentation d'une réalité étrangère à leur encyclopédie de connaissances assument une forte connotation exotique, articulée dans une double direction. La Sardaigne, à leurs yeux, présente des caractéristiques qui, d'un côté, situent l'île à une époque reculée et, d'autre part, la fixent à une tradition éloignée du point de vue géographique, en l'identifiant indistinctement à l'Orient. Le dépaysement revêt, donc, une double valeur, qui est en même temps chronologique et géographique.

Ainsi, dans le contexte social et humain de Cagliari, où prévaut une population hétéroclite péninsulaire, la composante locale est minoritaire et présente des caractéristiques fort marquées. Les facteurs qui en annoncent la diversité sont habilement mis en relief par le narrateur : « Ce qu'on rencontre le moins dans cette ville, ce sont les Sardes. On y voit ça et là ceux de la campagne dans leur étrange costume blanc et noir, presque toujours à chev[a]l, le fusil en travers de la selle, bruns et sérieux comme des Arabes » (p. 140-141). Le narrateur, dès cette première description des sardes, insiste sur certains aspects sur lesquels il paraît intéressant de nous arrêter.

Tout d'abord, l'absence presque totale de la population autochtone dans le tissu de la communauté urbaine pousserait à penser que les sardes constituent une population essentiellement rurale, non urbanisée, avec toutes les connotations que cette exclusion de l'univers citadin, moderne et civilisé pourrait comporter. En effet, les rares sardes que l'on rencontre à Cagliari viennent des campagnes. Leur appartenance à un milieu différent se manifeste même par leur aspect extérieur.

Les vêtements traditionnels rendent les sardes reconnaissables à première vue et leur confèrent un aspect exotique. Le narrateur, en adoptant un regard « de loin », définit ce costume étrange, sans pour autant en fournir une description détaillée.

Même les autres caractéristiques tendent à donner à ces figures un souffle d'exotisme, jusqu'à la comparaison qui termine le passage. Le narrateur y introduit l'analogie entre les habitants de la Sardaigne et les Arabes. Quels sont les connotations que sous-tend cette assimilation ? Tout d'abord, il nous paraît évident que la comparaison se construit autour du concept d'exclusion. La culture sarde et la culture « arabe » appartiennent à une périphérie, se situent loin d'un centre. Comme l'indistinct monde arabe auquel fait référence le narrateur, plus inspiré de figures mythiques du passé que d'un modèle historique contemporain, même le monde sarde paraît se situer dans un rapport d'opposition face à l'univers culturel occidental.

Pour estimer le clivage culturel de la Sardaigne par rapport aux autres régions de l'Europe, le narrateur, en reprenant un thème très cher à l'auteure, recourt à une réflexion sur la situation de la femme dans cette région périphérique. Le commentaire du narrateur s'arrête, encore une fois, sur les analogies entre la culture et la tradition sardes et orientales : « En ce qui concerne les femmes, comme à bien d'autres égards, la Sardaigne et la Sicile sont des pays de transition entre le Nord et l'Orient; la femme y est de même condamnée à une perpétuelle enfance et à une quasi réclusion » (p. 142). Bien évidemment, le monde civilisé moderne correspond à l'Europe et au Nord, alors que le monde arabe, auquel le texte faisait référence précédemment, s'identifie maintenant à l'Orient, d'une façon plus vague et indistincte.

Dans un autre passage, enfin, le rapport d'exclusion du monde moderne, lié à la similitude des sardes et des arabes, se trouve légèrement infléchi. La description du bandit sarde Mauro Doramannu, dont la protagoniste tombe amoureuse, induit le narrateur au rapprochement habituel, mais avec des nuances différentes :

N'était-il pas l'homme de la vie sauvage et farouche, face à face avec la nature ? l'homme qui préférait à tout l'indépendance ; vivant de hasards et de bataille, traquant et traqué, ignorant de toute convention, de toute habitude, sociales. Et cependant, combien il avait de distinction naturelle, vrai fils de cette race belle et fine, qui rappelle l'Arabe, tout en conservant la tradition européenne, et semble produite par le mélange des deux races. (p. 216)

De cette description du personnage et de celle de la condition de la femme en Sardaigne, on déduit que pour le narrateur l'île se situe dans un espace hors de tout contexte géographique défini et dans un temps en dehors du temps, en dehors de l'histoire, à la frontière entre deux cultures. La Sardaigne se présente, donc, comme une île à la dérive entre deux mondes et deux périodes historiques qui paraissent inconciliables.

Dans la description du bandit, le personnage où paraissent se rencontrer les traits distinctifs de deux races - comme les définit le narrateur - l'idée d'exclusion se trouve renforcée en raison de la nature et du mode de vie du brigand, que l'on présente comme sauvage et indomptable¹⁸. Anita, quoique obnubilée par l'amour, a la perception du fait que Mauro doit être instruit. Pour elle, le bandit devrait être transporté de sa condition de barbarie à celle d'homme civilisé. Anita, la femme qui vient d'un monde différent, moderne et civilisé, se charge de ce rôle civilisateur. Cette mission civilisatrice d'Anita est une préfiguration de la fonction sociale que

l'auteure attribue à la femme. Dans le discours de la protagoniste, remonte à la surface le thème récurrent du retard culturel dans lequel se trouvent les habitants de l'île. La distance entre la condition actuelle du bandit et celle de la civilisation occidentale peut être mesurée, selon l'expression d'Anita, en plusieurs générations. Ce fossé ne pourrait se combler que si le barbare se soumet à l'école de la jeune femme. L'enseignement qu'Anita voudrait administrer à l'homme qu'elle aime est axé, encore une fois, sur un modèle littéraire où l'on remarque une déterminante composante romantique. En cela réside sa limite :

Il acceptait l'école de la grande poésie, des hauts sentiments. Il était bien celui qu'elle avait pensé : l'âme inculte, mais sublime, qui peut en quelques mois regagner le chemin parcouru par plusieurs générations, passer de la barbarie à ce que la civilisation a de plus noble. (p. 216) Donc, la notion d'exclusion, de marginalité culturelle, sociale, économique de la Sardaigne, dont on parlait, se définit comme une condition d'éloignement de la modernité. Ce concept d'émargination et de retard culturel de la Sardaigne, par rapport au monde moderne occidental, à l'Europe, émerge à plusieurs reprises dans le texte.

Et pourtant le narrateur fait référence à deux moments de l'histoire sarde où l'île parut liée à des mouvements historiques de portée européenne. Il s'agit de la période révolutionnaire, qui vit une tentative, d'ailleurs échouée, de relier la Sardaigne à l'impulsion politique sortie de la Révolution française. Le narrateur considère aussi comme une période positive pour l'île celle plus reculée, au XIV^e siècle, lorsque l'action d'une femme, Eléonore d'Arborée, marqua une époque de renouvellement et de développement de la région. Le mouvement révolutionnaire populaire qui réintégra la Sardaigne dans un panorama politique plus vaste et moderne n'eut lieu que dans la partie Nord de l'île, mais il se termina assez vite par un échec :

Ce fut seulement en 1795, dans le grand ébranlement de la Révolution française, que la Sardaigne reçut au cap Nord une secousse partielle. Mais la tentative échoua, et depuis l'esprit du siècle n'a pas trouvé de chemins pour pénétrer dans l'intérieur de l'île. (p. 169)

L'autre secousse à la condition du retard culturel et social où se trouve la Sardaigne à la fin du XIX^e siècle remonte à une période encore plus reculée, et l'île paraît ne plus avoir évolué depuis le XIV^e siècle. Cet illustre passé, marqué par la figure d'Eléonore d'Arborée, présente un contraste strident avec un présent n'étant plus du tout glorieux. La référence à ce personnage historique met bien en valeur le rôle que les femmes ont joué dans le passé, même dans un contexte marginal, comme la Sardaigne, mais qu'elles ne semblent plus pouvoir assurer dans les sociétés contemporaines. Le rappel à la figure historique de la femme juge et à son activité législative fournit au lecteur une idée de la perception que le narrateur a de l'île. Elle apparaît, à ses yeux, comme une terre ancrée à des idéaux et à des valeurs liés au passé, mais très éloignée de la civilisation moderne :

L'ancienne ville royale d'Eleonora d'Arborea, l'héroïne de la Sardaigne, auteur au XIV^e siècle, d'un code qui subsista jusqu'au XIX^e et dont on vante l'esprit civilisateur, Oristano, n'est plus qu'un grand village, laid et malpropre, habité par une population qui lui ressemble. (p. 146) De cette description de la réalité sarde contemporaine, il semblerait que le

développement de la Sardaigne se soit arrêté cinq siècles avant, sans qu'il y ait eu aucune évolution successive. L'attention du narrateur s'arrête sur un détail du costume des femmes et sur leur manque d'élégance. Même dans cette description, le narrateur insiste sur l'aspect exotique, connoté négativement :

Les femmes s'y coiffent, assez pittoresquement, de grands mouchoirs ou châles dépliés, qui flottent derrière elle[s], ou traînent sur les épaules, et dont elles retiennent les bouts par devant, avec une certaine coquetterie. Malheureusement, elles n'ont guère d'autre grâce que celle de leur mouchoir flottant. (p. 146)

Encore plus grave la situation des zones internes de l'île, comme Orgosolos, le bourg où se situent les actions principales du roman. Même dans ce cas, le narrateur s'attarde sur les aspects plus exotiques des femmes du village, présentées sous une lumière assez peu aguichante, pour évaluer et transmettre au lecteur le niveau de retard de la civilisation sarde :

pour la plupart, laides comme des guenons, et surtout malpropres [...] elles se mettent de l'huile sur la tête, et les hommes aussi. - Ils s'en mettent aussi partout le corps, comme des sauvages qu'ils sont. - Il faut voir leurs *bende* (coiffe des femmes), ça fait mal au coeur ! Et vraiment il n'y a guère moyen de voir en elles du beau sexe... (p. 148)

On dirait que l'aspect des femmes et leur condition au sein de la société constitue, pour le narrateur, et sûrement pour l'auteure, une marque déterminante pour évaluer le degré de civilisation d'un peuple. La description de la population *indigène*, comme on la définit dans le texte, est assumée directement par le narrateur extradiégétique. Dans son discours réapparaît l'association entre la population sarde et les Maures. Mais les habitants d'Orgosolos, par rapport au type humain des sardes, ici défini en termes positifs, présentent des caractéristiques qui ne sont certainement pas positives. Ils apparaissent trapus, lourds, les yeux éteints :

Ce n'était plus, à beaucoup près, ce fin type allongé, brun, vif, accentué, aux yeux noirs, aux cheveux noirs, aux dents blanches, qui domine en Sardaigne, et fait penser au voisinage des Maures et à leur ancienne conquête ; les traits, généralement, étaient épais et lourds, l'oeil plus terne, et les vêtements, au lieu d'offrir cette élégance de forme et cette variété de couleurs, qui distingue les costumes sardes, et en particulier ceux de la Gallura, se composaient, pour les femmes comme pour les hommes, d'une veste noire, courte, et couvrant seulement les épaules, sur une veste de dessous, rouge. (p. 149)

L'attention du narrateur s'arrête sur la description du costume traditionnel d'Orgosolos et sur les habitudes singulières de la population du village. Le passage présente une abondance de détails inaccoutumée, mettant en relief les aspects les plus insolites pour un voyageur étranger à l'île, des habitudes de cette communauté insulaire :

Là, comme partout ailleurs, la partie inférieure du costume des hommes était cette culotte froncée (*ragas*), coupée sur les cuisses à 25 ou 30 centimètres au-dessous de la ceinture, d'où sortent les caleçons blancs

bouffants, retenus par des guêtres d'étoffe noire ; sur la tête, garnie de longs cheveux huileux, tombant sur le cou, le bonnet phrygien, noir, à bout retombant dans le dos. Pour les femmes, elles portaient une jupe noire, ou brun foncé, de cette grosse étoffe de laine qu'on appelle *orbaccia* dans le pays et qu'elles tissent elles-mêmes, et elles étaient coiffées d'une bande d'étoffe noire, cachant les cheveux, dont les unes laissaient tomber les bouts par derrière, tandis que d'autres les relevaient sur le bas du visage, de façon à ne laisser voir que le bas du front, les yeux et le nez. Cette *benda* était luisante de graisse et, de même que le bonnet des hommes, témoignait avec évidence de l'usage conservé par cette étrange peuplade, de s'oindre de l'huile, comme aux temps antiques. (p. 149).

La description du narrateur insiste sur les éléments les plus exotiques et pittoresques des habits traditionnels, sur les détails qui s'éloignent le plus de la façon de s'habiller du citoyen commun du monde moderne occidental. Le texte accentue les us et les coutumes qui témoignent de la persistance, en Sardaigne, de traditions ataviques, ininterrompues et jamais altérées par l'écoulement des siècles. Elles constituent les traces ultérieures de la survivance, dans l'île, d'une civilisation archaïque, d'une culture qui, à cause, ou peut-être grâce à son isolement, a pu préserver intacte une tradition millénaire¹⁹.

L'introduction de termes sardes, pour la description des vêtements et des tissus, concourt à créer un plus grand effet de dépaysement. Dans ce contexte, le bonnet phrygien porté par les hommes pourrait être interprété selon une double valeur. D'un côté il rappelle le couvre-chef rouge des sans-culottes pendant la Révolution française et, de la sorte, il constituerait une marque de modernité comportant une connotation politique évidente, dans une direction progressiste. Mais, d'autre part, l'expression, prise au pied de la lettre, impliquerait un rappel au chapeau des phrygiens de l'Antiquité. Cette dernière interprétation, qui comporte une allusion implicite à l'état de retard de la population d'Orgosolos, se trouve confirmée par la dernière phrase du passage cité. Le bonnet phrygien des hommes et le foulard des femmes sardes, tout aussi crasseux l'un que l'autre, sont présentés comme la marque de la survivance, auprès de cette communauté rétrograde, de coutumes très anciennes, maintenues presque intacte par les habitants de ce centre rural²⁰. L'île se présente, encore une fois, comme un monde fermé à tout changement, bloqué dans son développement par une force régressive qui le situe hors du temps.

La communauté d'Orgosolos, donc, pour ces particularités, se distingue même du reste de la civilisation sarde et se présente, pour autant, comme une sorte d'île dans l'île. Le village paraît dans une condition de retard encore plus grande par rapport au reste de la Sardaigne. La population y vit fermée dans un isolement clos et hostile à toute nouveauté et à toute introduction d'éléments externes. Le terme « barbare », utilisé pour désigner les us de ces « indigènes sales, noirs, importuns » (p. 151), intervient à plusieurs reprises dans le discours du narrateur et même dans celui des personnages. Une scène frappe tout particulièrement la sensibilité des jeunes protagonistes, Anita et Guido, qui se montrent indignés et épouvantés. L'action à laquelle ils assistent témoigne de la condition de la femme dans cette communauté montagnarde : deux femmes, dont l'une jeune et d'aspect délicat, sont obligées de suivre, à pied et à grande peine, un homme à cheval, insoucieux

de la fatigue de sa femme et de sa fille. Anita, horrifiée par cette rencontre, garde dans son souvenir l'image de « cet homme à cheval, si arrogant et si calme dans son écrasant égoïsme, qui lui semblait une figure fantastique, détachée de l'histoire, d'aussi loin que les patriarches, ces seigneurs et maîtres de la famille comme du troupeau » (p. 151). Gavina et sa mère, Barbara, paraissent au narrateur « comme des esclaves de l'antiquité » (p. 150)²¹. Dans les deux passages, on souligne, une fois de plus et toujours par le truchement de la condition féminine, la situation de retard et d'éloignement de l'univers sarde des habitudes plus raffinées et civiles du monde moderne.

Les habitants de cette espèce de bourg, présenté plutôt comme « un amoncellement de petites maisons, serrées les unes contre les autres, comme au moyen âge, à la manière d'un troupeau contre le loup » (p. 153), paraissent, donc, froids, frustrés, hostiles envers tous les étrangers à leur communauté, pour lesquels ils manifestent une curiosité grossière. A ce paysage urbain et humain dégradé s'opposent les villes connues par les protagonistes, qui appartiennent à un monde différent, à une autre civilisation, et - dirait-on - à une autre époque. La fermeture des petits centres ruraux de la Sardaigne, arrêtés à un stade de développement urbain et humain médiéval, se situe dans un position de contraste par rapport à l'univers d'où viennent les protagonistes, plus vaste et ouvert à la modernité.

Le narrateur, en assumant un point de vue idéologique qui est en fait celui de l'auteure, fournit une explication sociologique et politique pour justifier une attitude si peu civilisée, s'éloignant du *topos* de l'hospitalité sarde, plusieurs fois évoqué dans le texte. Une telle justification est reprise par deux des personnages, représentant un autre aspect, cette fois positif, de la culture insulaire. Il s'agit d'une femme, appartenant à une noble famille, Donna Eleonora Ibbas, et surtout de son fils, Don Diego. L'un et l'autre expliquent que les gens d'Orgosolos n'ont pas accompli le devoir de l'hospitalité, considérée comme sacrée, comme dans les sociétés de l'Antiquité, non pas parce qu'ils sont conduits par une nature brutale, mais à cause de leur ignorance, leur rudesse et leur simplicité, constituant leur condition ordinaire. La pauvreté, dans laquelle ils sont obligés de vivre, engendre ces effets néfastes. Donna Eleonora et son fils insistent sur le fait que l'état de misère est déterminé par une pression fiscale excessive, conduisant les paysans à vendre leurs propriétés pour pouvoir payer les impôts. Les étrangers qui achètent leurs anciennes possessions sont perçus comme des usurpateurs.

Don Diego, quant à lui, fournit une explication plus ample et plus articulée de la condition de retard dans laquelle se trouve, non seulement le village des montagnards, mais la Sardaigne dans sa globalité. Ce personnage présente des caractéristiques qui le rendent différent des autres habitants d'Orgosolos. Comme les Pacini, lui aussi a participé aux batailles pour l'indépendance italienne et, avec Guido, il part pour défendre la liberté des populations serbes contre la domination turque. Il partage les idéaux de démocratie et de liberté qui caractérisent les groupes les plus avancés du *Risorgimento* italien. Contrairement à la plupart des gens d'Orgosolos, en outre, Diego parle en italien. De plus, même par rapport aux péninsulaires protagonistes du roman, don Diego, à part la noblesse, possède une plus grande culture et une inclination à la spéculation philosophique qui le situe à un niveau de supériorité intellectuelle. Sa prise de position en défense des habitants d'Orgosolos, et de tous les sardes, acquiert, donc, une grande autorité. Son discours rappelle les causes historiques du retard de l'île, souvent dégénéré en

situations d'illégalité manifeste. Dans ses paroles, la plaie du brigandage se présente comme un phénomène lié aux traditions et comme la suite inévitable d'une usurpation :

Nos populations, autrefois refoulées dans la montagne par les conquérants, ont vécu en hostilité naturelle et légitime avec leurs vainqueurs, et, privées par eux des plaines fertiles, se sont toujours cru en droit d'y rentrer, à main armée, et d'y reprendre une part du butin qu'on leur avait pris. Maintenant, la prescription des temps a couvert l'usurpation, en a fait une propriété légale ; mais nos montagnards ne vivent que de traditions. (p. 170)

Don Diego situe la cause du malaise de l'île, de l'état d'illégalité et du retard où se trouve la population, dans la condition d'abandon où la Sardaigne a été laissée et dans l'incurie dans laquelle elle a été gouvernée :

Et à qui la faute ? Ne les [nos populations] a-t-on pas laissées à part de toute action civilisatrice ? Aucune des idées, aucuns [sic] des progrès qui ont changé la face du monde, n'a pénétré jusqu'ici. L'école, et la plus insuffisante, n'est ici qu'une très-récente nouveauté. [...] Et ceux qui représentent parmi nous la civilisation, sont des usuriers, qui ruinent et dévorent nos pauvres paysans. Ceux-ci ne lisent pas, n'entendent parler de rien. (p. 170-171)

En devenant l'interprète des idées révolutionnaires et anticléricales de l'auteure, ce personnage désigne une autre cause de l'ignorance et du développement manqué de la population insulaire dans l'influence exercée par le clergé sur la société sarde. Selon lui, la position dominante de l'Eglise a conduit la Sardaigne à l'immobilité sociale et culturelle. Cet état persiste encore au XIXe siècle et comporte un retard de l'île que Diego compte en cinq siècles :

La seule parole qui tombe dans leurs oreilles a 1800 ans de date, et n'a fait qu'empirer en vieillissant. Depuis 500 ans, le moyen-âge a disparu du monde, mais il est resté ici. [...] Nous sommes un reste vivant de l'humanité d'il y a cinq siècles. Qu'on nous envoie d'autres civilisateurs que des exacteurs et des carabiniers, et nous vaudrons autant que les autres, peut-être davantage ; car nous avons conservé le courage, que les nations civilisées perdent de plus en plus. (p. 171)

En considération de ces circonstances atténuantes, dans ses discours, don Diego montre une condescendance même par rapport à ceux qui se rendent coupables de vols et d'agressions. En revanche, il prend une position de plus en plus critique face au pouvoir central, incapable d'offrir des alternatives praticables à un fléau social qu'il continue pour autant de juger hors-la-loi. L'Etat, par une répression qui est tout aussi injuste que les crimes qu'il condamne, n'offre pas un modèle de justice auquel puissent s'inspirer les populations démunies d'une culture appropriée :

les fautes sont des erreurs et quand elles sont commises par des ignorants et des misérables, elles me paraissent plus dignes de pitié que de colère. Voilà pourquoi je plains mes concitoyens [...]. Si au lieu d'épuiser ce pays par l'impôt, et de le terroriser par la prison, le bague et la potence, si au lieu de tirer sans cesse, pour satisfaire les avidités de là-

bas, des valeurs monétaires, et pour satisfaire aux apparences de l'ordre et de la justice, des vies humaines ; au lieu d'en faire un désert, si l'on employait ses sources à féconder le sol et à moraliser les esprits, en les éclairants, alors, croyez-le bien, nous aurions une autre Sardaigne, et les folies dont vous vous plaignez n'auraient pas lieu. [...] c'est un sentiment de justice, fort incomplet sans doute, fort grossier, qui les fait agir ; mais est-ce bien leur faute s'ils le conservent tel, puisque la loi qu'on leur impose, au lieu de leur donner le modèle d'une justice meilleure, est oppressive, pour eux, et le plus souvent, ne se produit que par des actes d'injustice ? (p. 205-206)

Le discours de Diego - on le voit - assume de plus en plus des tons politiques. Le personnage considère le brigandage et la malaria les deux obstacles majeurs au développement économique, social, culturel et civique de la Sardaigne²². L'introduction d'une civilisation nouvelle, qu'il souhaite, devrait comporter une tentative de modernisation de l'île, sans tomber toutefois dans les risques qu'un projet semblable pourrait comporter. Le regard du personnage sur les développements possibles vers une société sarde plus ouverte et moderne n'est pas exempt d'une attitude critique face à la modernité comme elle s'affirmait alors en Europe.

Ces positions du personnage sont celles qui s'approchent le plus des opinions politiques de l'auteure et des récriminations sociales du Socialisme naissant. Reconduites à la condition spécifique de la Sardaigne, étant donnée la situation de retard où se trouve l'île, ces idées de portée européenne s'appliquent à l'agriculture plus qu'à la production industrielle. Diego décrit la condition de la Sardaigne avec lucidité et désenchantement. Le brigandage paraît à ses yeux l'entrave principale au développement de l'île :

C'est le brigandage qui fait nos déserts, en rendant l'agriculture impossible. Quand les hommes sont forcés de se serrer les uns contre les autres, comme au moyen âge, pour être à l'abri des coups de main, et qu'on rencontre un bourg toutes les quatre ou cinq lieues, il faut bien laisser les terres en friche. Sans fermes, sans habitations espacées dans les champs, la vie rurale ne peut exister. Les brigands disparus, on bâtera, on plantera, on multipliera, on cultivera, et la malaria disparaîtra des champs fécondés et assainis. (p. 276)

La figure de don Diego se profile, donc, comme un rempart positif contre les images négatives que, jusque là, le texte fournit des sardes. Aux yeux d'Anita il apparaît dynamique et généreux, noble et loyal, doté d'une pensée honnête et lucide. Grâce à Diego, la protagoniste peut accéder à une vision du monde plus ample, moderne et, pour elle, nouvelle : « Jusque-là bornée à l'horizon étroit, où l'on enferme l'éducation et l'instruction des jeunes filles de la classe moyenne, il lui semblait, avec Diego, parcourir le monde de la vie intellectuelle et morale, où il lui découvrait des terres nouvelles » (p. 262).

Désormais le point de vue de l'écrivaine et sa vision du monde ne s'expriment plus à travers le personnage d'Anita. Les discours de Diego, plus cultivé, doué d'un sens civique et d'une conscience politique plus solides, sont plus aptes à exprimer les convictions politiques et les réflexions sociales qui animent l'auteure. Comme elle l'a

fait par son choix d'un nom masculin, pour mieux affirmer et défendre ses idées dans un monde dominé par les hommes, dans le roman aussi, l'auteure confie sa pensée à une voix d'homme, derrière laquelle - on le comprend - elle exprime les principes qui ont régi sa vie et son action politique. Force est de constater que, malgré les efforts d'André Léo, même les civilisations dites plus avancées n'avaient pas encore franchi les barrières culturelles qui séparent les sexes. De cette constatation se dégage, peut-être, la déception et la vision pessimiste qui colore l'explicit du récit.

Dans les pages conclusives du roman, cédant au découragement, Diego parle d'un archaïsme non plus uniquement lié à une culture spécifique, à une situation contingente, mais qui constitue la condition de l'être humain en général : « Il faut que nous soyons encore à l'aube de notre jour ; car nous vivons encore instinctivement, à moitié méchants, à moitié fous » (p. 302). Les conclusions désenchantées avancées par ce personnage à l'éthos positif, pour qui il n'y a aucune échappatoire possible à la condition de l'humanité, tiraillée entre la méchanceté et la folie, trouvent un écho dans la conclusion tragique des événements. A travers cette forme de pessimisme cosmique, la Sardaigne, l'île éloignée du monde, et ses habitants, que Diego définit « le peuple le plus arriéré, le plus stagnant de l'Europe » (p. 276), entrent de plein droit dans une plus vaste communauté, qu'ils pourraient contribuer à modifier, en suivant les principes d'inviolabilité de la vie et des libertés humaines.

Même dans un état de souffrance et de pessimisme, Diego reste le défenseur des valeurs de la justice et de la raison. Ce personnage positif se fait, encore une fois, l'interprète de la pensée de l'auteure. Il expose un concept de justice juste, non vengeresse, non conditionnée par les intérêts personnels qui est celle de l'écrivaine. D'après ce dernier, cette idée de justice constitue la base indispensable pour tout développement ultérieur.

Le discours de Diego assume une valeur politique à portée générale et, de cette façon, dépasse les limites trop restreintes de l'univers fictionnel du roman, pour parvenir à dessiner un schéma axiologique universel, dont la validité puisse s'étendre au delà du domaine de la fiction, même dans l'univers référentiel. La vision du monde qu'on déduit de ces pages conclusives du texte est idéologiquement marquée et présente une condition de l'humanité toute tendue vers une société meilleure. Sur cette perspective positive d'une île qui devient l'emblème de l'humanité entière et qui se penche vers un monde plus juste se termine le roman « sarde » d'André Léo.

BIBLIOGRAPHIE

ANTEGHINI Alessandra, *Parità, Pace, Libertà. Marie Goegg e André Léo nell'associazionismo femminile del secondo Ottocento*, Genova, Name, 1998, p. 185.

BELLET Roger, "André Léo, écrivain idéologue", in *Romantisme*, n° 77, 3e trimestre 1992, p. 61-66. BISSIRI Michele, *Lo spirito dei sardi: Sardegna tra viaggio e romanzo nella letteratura Francese dal '700 al '900*, Firenze, Firenze Atheneum, 2002, p. 178.

COLOMBO Laura, "Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée : l'art de grandir selon les femmes auteurs du XIXe siècle", in Jean-Eudes Girot (éd.), *Littératures pour la jeunesse suivi de Infantina. Cinq siècles de lectures d'enfants à Valenciennes*, catalogue d'exposition de la Bibliothèque municipale de Valenciennes, 15 décembre 2005-28 février 2006, Camelia, Presses Universitaires de Valenciennes, 2006, p. 73-100.

-----., *La Révolution souterraine. Voyage autour du roman féminin en France : 1830-1875*, Thèse de doctorat, Paris VIII, sous la direction de Béatrice Didier, p. 567.

DALOTEL Alain, « André Léo (1824-1900). La Junon de la Commune », Chauvigny, APC édition, *Cahier du Pays Chauvinois* n° 29, p. 199.

-----., « André Léo la grande communarde féministe », in *Bulletin de l'Association des amis de Benoît Malon*, n° 13, décembre 2000.

-----., « Benoît Malon troisième fils d'André Léo ? », in *Bulletin de l'Association des amis de Benoît Malon*, n° 12, 1999; le texte a été reproduit dans LATTI Claude, VUILLEUMIER Marc et GACON Gérard (sous la direction de), *Du Forez à La Revue socialiste : Benoît Malon (1841-1893). Réévaluations d'un itinéraire et d'une oeuvre fondatrice*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2000, p. 352 (p. 71-91).

GASTALDELLO Fernanda, « André Léo (1824-1900), femme écrivain au XIXe siècle », Chauvigny, APC édition, *Cahier du Pays Chauvinois* n° 26, 2001, p. 53.

-----., « André Léo, scrittrice d'avanguardia », in *Francia*, n° 39-40, p. 25-42.

LABRACHERIE Pierre, Ariane, *cahiers féminins* dirigés par Marguerite Grepon, n° 28-29, avril-mai 1955.

LAMBERTZ Sigfrid, *Die "femme de lettres" im "Second empire". Juliette Adam, André Léo, Adèle Esquiros und ihre Auseinandersetzung mit dem weiblichen Rollenbild im 19. Jahrhundert*, St. Ingbert, Röhrig Universitätsverlag, 1994, p. 208.

LATTI Claude, « Léodile Champseix (1824-1900) (André Léo) écrivain, journaliste, féministe et révolutionnaire, compagne de Benoît Malon », in *Bulletin de l'Association des amis de Benoît Malon*, n° 2, juin 1995.

-----., « Une socialiste au XIXe siècle : Léodile Champseix, dite André Léo », in *Histoire et Société*, n° 68, juillet-août 1997, p. 7-40.

LEJEUNE Paule, « "Une grande journaliste communarde, Léodile de Champseix dite André Léo" », in 396 *BES Bulletin Des femmes en mouvement*, n° 2, février 1978.

PICARD Roger, *Femmes Célèbres du Poitou et des Charentes*, Amiens, Martelle éditions, 1998, p. 239.

ROUGERIE Jacques, "1871 : la Commune de Paris", in *Encyclopédie politique et historique des Femmes*, sous la dir. de Christine FAURE, Paris, PUF, 1997, p. XII-885 (p. 405-431).

SEGOIN Bernadette, George Sand et Léodile Champseix, in « *Bulletin de l'Association des amis de Benoît Malon* », n. 12, 1999. Voir aussi LATTA Claude, VUILLEUMIER Marc et GACON Gérard (sous la direction de), *Du Forez à La Revue socialiste...*, op. cit., p. 317-334.

THOMAS Edith, *Les « Pétroleuses »*, Paris, Gallimard, «La suite des temps», NRF, 1963, p. 288.

TRYML Inge, "Une grande figure méconnue : André Léo (1824-1900) sous l'Empire et la Commune", in « *la Commune* », n. 15, mars 1980.

VUILLEUMIER Marc, "André Léo et le peintre genevois Auguste Baud", in « *Bulletin de l'Association des amis de Benoît Malon* », n°4, juin 1995.

Notes de bas page

¹  Victoire Léodile épousa Pierre Grégoire Champseix en 1851. Son mari avait été l'élève du philosophe Pierre Leroux, représentant des socialistes utopistes dans la lignée de Saint-Simon. L'histoire d'amour entre l'écrivaine et l'homme politique a été représentée dans l'univers fictionnel de l'un des romans de Victoire Léodile : *Un mariage scandaleux* (1862), où le scandale annoncé par le titre est engendré par la mésalliance entre deux personnes appartenant à deux classes sociales différentes. L'auteur aborde le sujet du mariage dans son troisième roman : *Un divorce* (1862), où l'on insiste sur les méfaits que produisent, sur les individus et sur la société, les unions combinées et sans amour.

²  Pour un développement détaillé des analogies entre George Sand et André Léo, on renvoie à l'article de B. SEGOIN, George Sand et Léodile Champseix, in Claude LATTA, Marc VUILLEUMIER et Gérard Gâcon (sous la direction de), *Du Forez à La Revue socialiste : Benoît Malon (1841-1893). Réévaluations d'un itinéraire et d'une oeuvre fondatrice*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2000, p. 352, p. 317-334.

³  Elle s'en prend notamment à Proudhon et Michelet, qui avaient soutenu des théories misogynes.

⁴  Par exemple, dans son article particulièrement violent, « "Critique à André Léo" », in *L'Egalité*, n° 10, 27 mars 1869.

⁵  Ces lettres sont conservées à la Bibliothèque Publique Universitaire de Genève, Archives Baud-Bovy 237, f. 289-295, dans la « *Correspondance adressée à Auguste Baud-Bovy par Léo, Mme André* ».

⁶  On y parle, entre autres, des difficultés de publication en France des Mémoires d'un travailleur, des obstacles à l'insertion de ses articles dans les revues révolutionnaires et de projets de fondation d'une revue qui aurait dû avoir son siège à Locarno et pour laquelle André Léo demande à son ami d'intervenir en vue

d'obtenir les financements nécessaires.

⁷  Cf. « *Correspondance adressée à Auguste Baud-Bovy par Léo, Mme André* », Bibliothèque Publique Universitaire de Genève, Archives Baud-Bovy 237, f. 295.

⁸  Nous bornerons notre enquête au deuxième de ces deux romans. Pour toute référence on renvoie à la seule édition du texte : *L'Epousée du bandit*, Paris, Bureaux du siècle, 1880, p. 129-328.

⁹  Après 1880 sa production reste abondante. On compte pour le moins six romans, qui s'ajoutent à une douzaine d'autres qu'elle avait publiés avant cette date, plusieurs récits et un traité, *Coupons le câble !*, publié en 1899, où l'auteur invite le gouvernement à couper les ponts avec le pouvoir religieux et avec l'éducation catholique. En effet, selon l'écrivaine, elles constituent de lourdes entraves au progrès et à la science.

¹⁰  Toutefois il nous paraît opportun signaler des études qui constituent un point de départ important pour des recherches ultérieures. Pour une bibliographie provisoire on renvoie à la fin de notre contribution.

¹¹  André Léo aborde le sujet de l'éducation et de l'enseignement des enfants dans deux écrits de forme et de genre différents qu'elle publia en 1865 : le roman *Jacques Galéron* et une lettre-appel qu'elle adressa au ministre de l'éducation nationale du gouvernement de Napoléon III, *les Observations d'une mère de famille à M. Duruy*. Le ministre occupa cette charge de 1863 à 1869. Dans ces deux textes, l'écrivaine attaque l'enseignement confessionnel que l'on dispensait alors en France et qui produisait une évidente discrimination sexuelle. De son exil en Suisse, l'auteur reprend le thème de l'éducation, qu'elle développe dans deux essais où elle se range, encore une fois, contre le système de l'éducation confessionnelle : *L'éducation et la bible* (1872) et *L'éducation démocratique* (1873).

¹²  La Barbagie est une région montagneuse de la Sardaigne, située dans la partie centrale et orientale de l'île. Le nom de Barbaria, fut attribué à cette partie du territoire sarde par les Romains, à cause du caractère hostile de ses habitants. En effet, ils s'opposèrent fièrement à l'occupation romaine, par une vaillante résistance.

¹³  L'on remarque que la traduction italienne fournie par le texte ne comporte pas la connotation négative du terme épousée dont on vient de parler.

¹⁴  Gavino ou, au féminin, Gavina constitue, en effet, un prénom qui affiche des caractéristiques régionales très fortes. Ce prénom n'est attesté qu'en Sardaigne, où il est utilisé même de nos jours. Le nom de famille de la protagoniste, Dore, est lui aussi une forme onomastique typique des habitants de l'île.

¹⁵  Dans l'imaginaire d'Anita, imprégné d'une forte composante romantique, l'homme rêvé se définit par des caractéristiques mythifiées et manifestement marquées par des modèles littéraires : « Son rêve était bien toujours le même : un

amant plutôt qu'un mari, c'est-à-dire avant; autrement dit, l'amant futur mari, mais après le roman, tout à la fin. [...] L'amant qu'elle rêvait depuis au moins cinq années, dans le grand secret de son cœur, était peint des couleurs de l'arc-en-ciel, et revêtu, sans beaucoup de choix, de toutes les paillettes que la vie faisait miroiter à ses yeux. [...] L'homme qu'elle aimerait devait être, en premier lieu, noble de cœur, généreux, vaillant, sensible, Mais pourquoi cela l'eut-il empêché d'être beau, gracieux, élégant et spirituel » (p. 182).

¹⁶  L'on peut reconnaître dans les « émeutes de femmes qui de temps en temps se produisent dans les Romagnes, en Lombardie et en Vénétie, pendant les misères de l'hiver » (p. 139), auxquelles se réfère le narrateur, les mouvements de protestation contre l'impôt sur la farine qu'avait été introduit par le gouvernement de Quintino Sella en 1868. A partir de l'année suivante, et pendant plusieurs années, sur tout le territoire national, et surtout dans le nord de l'Italie, les populations s'étaient soulevées et la police avait réprimé très violemment ces émeutes.

¹⁷  Dans un autre passage du texte on lit : « l'agriculture en Sardaigne est restée antique, de même que les mœurs » (p. 169), à cause des instruments et des pratiques agricoles périmés (« [le] bon vieux clou, le vieil araire, avec lequel les Sardes se contentent d'écorcher leurs terres épuisées de tout engrais », *ibidem*).

¹⁸  Dans l'imagination romanesque d'Anita, Mauro se transforme en un « magnifique sauvage (p. 216) ». Magnifique, bien sûr, mais toujours un sauvage, et donc étranger au monde moderne civilisé.

¹⁹  Même la façon qu'ont les sardes de monter à cheval constitue un aspect de diversité que le narrateur relie à l'appartenance de cette population à une culture ancienne : « C'est une habitude des Sardes, quoique bons cavaliers, de ne savoir point monter à l'étrier sans montoir, de même, dit-on, que les anciens » (p. 179). En revanche, certaines attitudes sont reconduites à l'autre pôle de l'assimilation de la culture sarde : l'Orient. Lorsque, pour solliciter la confiance d'Anita, Gavina lui prend la main pour y déposer un baiser, le narrateur observe : « celle-ci, avec une tendre vivacité, lui prit la main et la lui baisa, signe oriental de dévouement et de fidélité », p. 208).

²⁰  L'on remarque que le foulard féminin, qui couvre une partie du visage, en laissant découverts le front, les yeux et le nez, rappelle d'assez près le voile islamique.

²¹  Le même attribut, toujours référé à la femme du personnage bourru et arrogant, se trouve dans un autre passage du texte, où Barbara, à la présence de deux hommes qui discutent entre eux, reste à l'écart, debout, dans un coin de la chambre, mais toujours attentive, « comme une esclave prête à exécuter les ordres de son maître » (p. 221).

²²  Il affirme que « le brigandage est, avec la malaria, ce qui nous tue. Il faut

détruire le brigandage afin de pouvoir détruire la malaria » (p. 276). 22 Victoire Lédile épousa Pierre Grégoire Champseix en 1851. Son mari avait été l'élève du philosophe Pierre Leroux, représentant des socialistes utopistes dans la lignée de Saint-Simon. L'histoire d'amour entre l'écrivaine et l'homme politique a été représentée dans l'univers fictionnel de l'un des romans de Victoire Lédile : *Un mariage scandaleux* (1862), où le scandale annoncé par le titre est engendré par la mésalliance entre deux personnes appartenant à deux classes sociales différentes. L'auteur aborde le sujet du mariage dans son troisième roman : *Un divorce* (1862), où l'on insiste sur les méfaits que produisent, sur les individus et sur la société, les unions combinées et sans amour.